

**« Pour s'accorder à ce siècle, il faut l'explorer »
Hommage à Georges Balandier**

Jean Copans

Volume 41, Number 1, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040279ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040279ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Copans, J. (2017). « Pour s'accorder à ce siècle, il faut l'explorer » : hommage à Georges Balandier. *Anthropologie et Sociétés*, 41(1), 317–329.

<https://doi.org/10.7202/1040279ar>

« POUR S'ACCORDER À CE SIÈCLE, IL FAUT L'«EXPLORER» »¹

Hommage à Georges Balandier

Jean Copans²



Auteur et co-directeur de plus d'une trentaine d'ouvrages, signataire de plusieurs centaines d'articles, notes, commentaires, entretiens ou comptes rendus sur près de soixante-dix ans d'écritures, Georges Balandier a occupé toutes les positions institutionnelles possibles dans le champ français de la recherche en sciences sociales pendant plus de trente ans au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. Il a été le directeur d'au moins deux cents doctorats en tous genres, le responsable éditorial de plusieurs revues et collections d'ouvrages de sciences sociales (notamment aux Presses universitaires de France)³, un professeur d'université et un directeur de séminaires charismatique, le directeur et animateur de plusieurs centres de recherche d'études africaines et surtout de comités ou de commissions de recrutement et de programmation scientifique. Sans exagérer, on peut affirmer qu'il a véritablement assumé le rôle du fondateur des études africaines et du Tiers-monde, du Sud, dirait-on maladroitement aujourd'hui en France.

1. Citation de G. Balandier (21 décembre 1920-5 octobre 2016), dans *Recherche du politique perdu* (2015 : 122).
2. Auteur de la notice nécrologique parue dans le journal *Le Monde* du 7 octobre 2016 dont s'inspire ce texte (Copans 2016 b). Cette page nécrologique comprend également un texte de Jean-Pierre Dozon (2016), « Un regard aigu et novateur sur les sociétés africaines ». Élève de G. Balandier dès 1963 pendant mes études universitaires d'ethnologie et ancien docteur sous sa direction, j'ai commenté, contextualisé et critiqué son œuvre depuis 1972 dans une vingtaine d'articles, notes, commentaires ou comptes rendus. J'ai contribué à la réédition de *Sociologie des Brazzavilles noires* en 1985 (voir Balandier 1955b), et participé à la commémoration des cinquante ans de son texte fondateur « La situation coloniale : notion théorique » (Copans 2001). Enfin, j'ai publié en 2014 un ouvrage consacré à l'ensemble de son œuvre, *Georges Balandier. Un anthropologue en première ligne*. Cet ouvrage peut d'ailleurs être considéré comme une forme d'essai bibliographique et exégétique.
3. Il a dirigé les *Cahiers internationaux de sociologie*, fondés par Georges Gurvitch en 1946, lequel lui en transmet la direction quelques mois avant sa mort en 1965, jusqu'en 2010, lorsqu'il met fin à leur parution. Il publiera l'essentiel de ses articles scientifiques importants, une trentaine, dans cette revue. On peut les télécharger depuis le site québécois bien connu Les classiques des sciences sociales. Il a dirigé également les collections « Bibliothèque de sociologie contemporaine » et « Le Sociologue », fusionnées par la suite dans la collection « Sociologie d'aujourd'hui ».

Comme bon nombre de ses collègues qui ont réinventé les sciences sociales au cours des deux décennies de l'après Seconde Guerre mondiale et les ont fait prospérer au cours des « Trente Glorieuses » (Mendras 1995), G. Balandier a d'abord été l'analyste original d'une double conjoncture et situation, celle de la situation coloniale comme de sa contestation et donc de la décolonisation qui s'en est suivie. Il a manifesté une pensée foisonnante, libre de toute ascendance ou cooptation, qui, tout en s'affirmant engagée, restait prudente dans ses prises de position politique ou sociétale. Sa science sociale, tout à la fois anthropologique et sociologique, a cherché par la suite, au cours d'une seconde carrière après son départ à la retraite en 1985, à affronter les « turbulences » du temps présent, les innovations de sa « sur-modernité », ce qui l'a conduit à devenir un explorateur des « nouveaux Nouveaux Mondes » (expressions toutes forgées initialement par ses soins). Ces nouveaux mondes (des biotechnologies, des réseaux numériques, de la globalisation mais aussi de la dissolution du lien social et politique) ne pouvaient être repérés que par le recours au *Détour* (1985), un détour aux vertus proprement anthropologiques tant au plan conceptuel que méthodologique.

Valorisant l'écriture (il s'est parfois qualifié lui-même d'écrivain), manifestant une performance orale et pédagogique hors-pair (ce qui explique la force et la permanence de sa réputation d'enseignant comme de responsable de séminaire), il a personnifié l'image d'un bâtisseur d'empire, bienveillant, imaginatif mais également solitaire, puisqu'il n'a jamais cherché à fonder une école théorique ou méthodologique, la dispersion de ses centres d'intérêts et la multiplicité de ses ancrages institutionnels (FNSP, ENS, CNRS, ORSTOM-IRD, VI^e section de l'EPHE, EHESS, Université Paris Descartes)⁴ empêchant de fait toute cristallisation disciplinaire, théorique ou idéologique.

Il a consacré plusieurs ouvrages tout au long de sa carrière, l'équivalent peut-être d'au moins mille cinq cent pages, à méditer sur ses terrains africains (*Afrique ambiguë*, 1957)⁵, sur le cheminement de sa vie et de son expérience professionnelle, avec un retour très marqué sur ses terroirs d'origine et ses années de « formation » à Paris, dans la Résistance ou encore au Musée de l'Homme dans *Conjugaisons* (1997)⁶ et *Carnaval des apparences* (2012), sans

-
4. Fondation nationale des sciences politiques, École normale supérieure, Centre national de la recherche scientifique, Office de la recherche scientifique et technique Outre-Mer, Institut de recherche pour le développement, École pratique des hautes études, École des hautes études en sciences sociales.
 5. Cet ouvrage qui rapporte ses voyages et séjours africains est le quatrième de la déjà célèbre collection « Terre Humaine », fondée et dirigée par J. Malaurie, où était paru *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955).
 6. On peut prendre connaissance de la manière de faire vivante de G. Balandier en visionnant la vidéo de son entretien de fin 1995 : « Une anthropologie des moments critiques : entretien avec Georges Balandier », disponible sur Internet (https://www.canal-u.tv/video/ehess/une_anthropologie_des_moments_critiques_entretien_avec_georges_balandier.14097) le 20 février 2017 ; voir Balandier *et al.* (1996).

oublier *Histoire d'Autres* (1977), où il retrace les portraits de ses multiples fréquentations. Il faut dire qu'il s'agit là en fait d'un très ancien penchant, puisque, influencé par Michel Leiris qu'il a fréquenté après la Seconde Guerre mondiale, il avait publié dès 1947, dans une collection dirigée par Maurice Nadeau, une autre de ses connaissances, une « autobiographie arrangée », *Tous comptes faits*, qui était « plus qu'un roman », pour reprendre ses propres termes. Dans un long entretien, enregistré en 2007 et publié dans *Actes de la recherche en sciences sociales* (Balandier 2010a), son texte le plus détaillé sur ses premières recherches et sa réflexion de la « situation coloniale », il résume ses soixante ans de chercheur par ces mots : « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques »⁷.

Notons qu'il consacre cinq pages dans *Histoire d'Autres* à son expérience québécoise initiée à la fin des années 1950 (Balandier 1977:40-45). Il se noue alors d'amitié avec les premiers sociologues, dont Fernand Dumont, qui devient son ami. Décrivant son élite artistique et intellectuelle, il souligne qu'il a « [...] pour le Québec un profond attachement » et il « [...] regrette de ne pas y séjourner plus souvent » (*ibid.*: 44). Ses passages le conduisent d'ailleurs à découvrir « [...] qu'il n'y a pas seulement une dépendance et une aliénation des pauvres ; celles que les pays du Tiers-monde m'avaient montré. J'étais contraint d'affiner ma théorie de la situation coloniale et de la domination » (*ibid.*: 45).

G. Balandier est né le 21 décembre 1920 dans un petit village de la Haute-Saône, Aillevillers, d'un père cheminot et d'une mère dont la famille paternelle comptait ébéniste et sculpteur. Il visite l'Exposition coloniale tenue à Paris en 1931, ce qui va conforter (comme pour beaucoup d'autres Français) des envies d'exotisme, puis il poursuit ses études secondaires et supérieures à Paris (licence ès lettres et diplôme de l'Institut d'ethnologie). Il s'insoumet en 1943 pour ne pas partir au Service du Travail obligatoire (STO) en Allemagne et rejoint un maquis dans sa région familiale, où il passe l'année 1943-1944. De retour à Paris, il retrouve le Musée de l'homme et son département d'Afrique noire. Grâce à Michel Leiris, il fréquente les milieux intellectuels, littéraires et artistiques parisiens (notamment Jean-Paul Sartre, Raymond Queneau, Pablo Picasso)⁸, y compris des intellectuels africains ou antillais comme Alioune Diop, futur fondateur de la revue *Présence africaine* à laquelle il va d'ailleurs

7. En 2009 il avait conforté ces confidences lors d'un grand entretien qui évoque de plus près sa carrière académique et scientifique, publié sous le titre de *Le Dépaysement contemporain* (voir Balandier 2009a).

8. La femme de M. Leiris, Louise Leiris, tient une galerie d'art célèbre où il découvre l'art moderne puis l'art africain. Ces diverses rencontres expliquent ses contributions africanistes aux volumes de L'Encyclopédie de la Pléiade consacrés à la littérature (1955d) et à l'Histoire de l'Art (1961). Il avait même rédigé en 1947 une communication avec P. Mercier sur les théories musicales maures (Balandier et Mercier 1947). Voir également le *Dictionnaire des civilisations africaines* codirigé avec J.-J. Maquet (1968).

contribuer très activement⁹, ou encore Aimé Césaire. Plus tard il fera la connaissance de Frantz Fanon, sensible à son analyse de la situation coloniale qu'il évoque dans *Peau noire, Masques blancs* (Fanon 1952). En juin 1946, il part pour Dakar, recruté par l'ORSC (L'Office de la recherche coloniale fondé en 1943, ancêtre de l'ORSTOM puis de l'IRD d'aujourd'hui) et est mis à disposition de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN), fondé en 1938 et dirigé par Théodore Monod. Il est accompagné de son ami d'enfance, Paul Mercier, qui poursuivra également une carrière de sociologue et d'ethnologue africaniste jusqu'à son décès en 1976¹⁰. Il consacre les cinq années suivantes à ses séjours africains (Sénégal, Guinée, Gabon, Congo), d'où il ramènera la matière des deux ouvrages qui vont révolutionner les études africaines autant en ethnologie qu'en sociologie: *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* (1955a) et *Sociologie des Brazzavilles noires* (1955b), qui constituent sa thèse d'État¹¹ soutenue en 1954.

Mais la véritable révolution introduite par G. Balandier, dès le tournant des années 1950, va bien plus loin qu'une simple description actualisée, modernisée de certains phénomènes sociaux, religieux et politiques soi-disant traditionnels des sociétés d'Afrique centrale et équatoriale. En 1951, il publie le texte qui fonde sa problématique d'ensemble, «La situation coloniale: approche théorique» (Balandier 1951; voir sur ce texte Copans 2001) repris en introduction de sa *Sociologie actuelle...* (Balandier 2002)¹². Les populations africaines, qu'elles soient qualifiées de tribus ou d'ethnies, sont des sociétés tout aussi historiques que les nôtres, de manière très visible depuis leur insertion dans des systèmes complexes de domination et d'administration coloniales, mais également avant

9. Il y publie une grande douzaine d'articles entre 1947 et 1952. Il est même membre de son comité de rédaction pendant un moment. Ces textes illustrent la propension de l'anthropologue à contribuer pendant plus de soixante ans à de nombreuses revues intellectuelles et culturelles, pour mettre en perspective «les aspects d'une époque». Citons *Critique, Esprit, Les Temps modernes, Arguments, L'Autre, Le Débat, Nouvelles Frontières, 3 continents, La Nef, Sciences humaines, Le Point-Repères*, revues auxquelles on peut ajouter des hebdomadaires ou même des quotidiens comme *La Quinzaine littéraire, Les Nouvelles littéraires, Le Nouvel Observateur, Libération, L'Humanité, Le Figaro littéraire, Le Monde des livres*.

10. Paul Mercier, disparu en 1976, a produit une œuvre tout à fait complémentaire et transversale à celle de G. Balandier, notamment dans les domaines de la sociologie et l'anthropologie urbaine ou encore des études dites ethniques. Ils ont co-signé l'ouvrage tiré de leur première enquête de terrain chez les Lébou du Cap Vert (Mercier et Balandier 1952). P. Mercier est venu enseigner à plusieurs reprises l'anthropologie générale à l'Université Laval.

11. Le doctorat d'État, voie obligatoire vers le professorat universitaire en France jusqu'en 1984, était composé de deux thèses, l'une dite principale et l'autre dite complémentaire, plus courte. Le doctorat de troisième cycle, créé dans les années 1950 pour mieux s'adapter aux recherches conduites en sciences exactes et de la nature, acquiert du coup un statut plus conséquent à cette même date et constitue depuis lors le seul doctorat. Par ailleurs, l'Habilitation à diriger les recherches (HDR), sur travaux, remplace le doctorat d'État.

12. Voir mes deux articles qui comparent les analyses de la situation coloniale selon M. Leiris, G. Balandier et P. Bourdieu (Copans 2016a, 2017 à paraître). Voir aussi sa propre rétrospective (Balandier 2003a).

l'intrusion occidentale commerciale, militaire, administrative et religieuse. Tournant le dos à l'hyper-traditionalisme de l'ethnographie et l'ethnologie de l'époque symbolisé par Marcel Griaule, qui fut pourtant l'un de ses professeurs, lequel valorise à l'extrême une identité pure, indemne de tout changement ou de toute acculturation, G. Balandier propose au contraire d'examiner ces sociétés au travers de leurs réactions, réinterprétations et innovations (qu'il appelle « les reprises d'initiative »). Du coup les nouvelles églises, les mobilisations politiques comme les migrations ou les peuplements urbains mobilisent son attention. Paradoxalement, ses recherches sur l'Afrique équatoriale sont en bonne partie le résultat d'une demande de recherche ethnologique appliquée (peu pratiquée par l'administration coloniale française, au contraire de l'administration britannique), pensée dès le début des années 1940 par le Gouverneur de l'Afrique équatoriale française (AEF), Félix Éboué, et appliquée ensuite par le Gouverneur général de l'époque, Bernard Cornut-Gentille¹³, qui deviendra d'ailleurs son ami au point que ce dernier le recrute comme conseiller en 1958-1959 lorsqu'il devient le ministre de la France d'Outre-mer du premier gouvernement du général de Gaulle !

De retour en France au début des années 1950, G. Balandier devient un autre homme, le chercheur colonial devenant un chercheur tout court, puis un universitaire. Il est recruté au CNRS en 1952, devient Directeur d'études à la VI^e section de l'EPHE en 1954, où il crée le Centre d'études africaines en 1957 à l'instigation de l'historien Fernand Braudel¹⁴. C'est sur cette lancée qu'il devient professeur de sociologie et d'ethnologie africaine à la Sorbonne en 1962, avant de succéder à Georges Gurvitch à la chaire de sociologie générale en 1966 (voir son *Georges Gurvitch. Sa vie, son œuvre*, 1972). Mais G. Balandier était également devenu, dès la première moitié des années 1950, le sociologue français du sous-développement. Il offre un premier cours d'*Anthropologie appliquée aux pays sous-développés* en 1952 à la Fondation nationale des sciences politiques¹⁵ et publie pendant dix ans de nombreux ouvrages d'expertise sur cette même question. Celui qui confirme cette réputation paraît en 1956 sous le titre *Le « Tiers-monde ». Développement et sous-développement*. Cet ouvrage dirigé par G. Balandier (1956b) a été mis en route par le directeur de l'Institut national des études démographiques (INED), Alfred Sauvy, par ailleurs inventeur de cette fameuse expression en 1952¹⁶. Mais l'ouvrage est achevé et mis en forme par G. Balandier, à la demande d'A. Sauvy, qui accepte la suggestion de G. Balandier de conserver cette image pour son titre¹⁷.

13. Je renvoie ici à l'étude remarquable et décisive de Benoît de l'Estoile (2012) sur sa pratique de ce genre d'anthropologie appliquée.

14. Ce sont les subventions de la Fondation Rockefeller qui lancent le champ des aires culturelles, un domaine encore tout à fait inédit en France.

15. Publiés par la suite, voir Balandier (1955c).

16. Voir Sauvy (1952).

17. Rappelons que la référence initiale était celle du tiers-état de la révolution française de 1789, mais, d'un même mouvement, ce terme finit par désigner les pays qui ne sont ni capitalistes, ni communistes, et qu'on qualifie à l'époque de non-alignés.

C'est à cette même époque que G. Balandier définit sa problématique anthropologico-sociologique qui met l'ethnologie de côté. Balandier défend une position moderniste, si l'on veut, qui refuse la coupure et l'opposition entre cette discipline et la sociologie. Mais il persistera, selon les opportunités ou les conjonctures, à employer soit la référence anthropologique, soit la référence sociologique¹⁸. Cette position ambivalente, ambiguë, pour reprendre un terme qu'il affectionne, est de fait très difficile à pratiquer dans le milieu institutionnel français des sciences sociales de cette époque, et même encore aujourd'hui¹⁹. Dans la pratique, c'est l'image d'anthropologie qui prévaut en fait, un emprunt à la conception anglo-saxonne et américaine de cette discipline et aux terrains africains. Ce choix provient de la posture qu'elle impose au chercheur, celle du détour, un Détour qui passe nécessairement par l'Autre, les Autres, les populations aux autres formes sociales et culturelles face auxquelles on doit se positionner pour saisir le monde immédiat qui nous entoure. En 1956, il précise sa conception de l'enquête ethnologique et il en confortera la portée plus d'un demi-siècle plus tard en proposant ce texte dans le volume de commémoration des cinquante ans des *Cahiers d'Études africaines* (Balandier 1956a, 2010b).

Pourtant le fil rouge qui relie toutes les œuvres et toutes les problématiques du chercheur et, au fil du temps, de l'essayiste et du penseur social, c'est le politique et par conséquent l'anthropologie du politique. Sensibilisé à ce domaine dès son terrain congolais (Balandier 1953), il publie en 1967 une synthèse de ce domaine, déjà reconnu par les anthropologues britanniques un quart de siècle auparavant, *Anthropologie politique* (Balandier 1967). Il avait d'ailleurs expérimenté sa problématique dans son ouvrage d'anthropologie historique paru en 1965, *La vie quotidienne dans le royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, sans recourir toutefois aux matériaux des traditions orales. Puis il étend ce champ bien au-delà de la modernité politique des nouveaux États du Tiers-monde et se met à appliquer cette discipline aux formes nouvelles de la politique spectacle puis médiatique occidentale, notamment dans *Le pouvoir sur scènes* (1980), qu'il augmente et complète à deux reprises, en 1992 et 2006. Enfin, il en vient à ausculter l'élection présidentielle française de 2007 dans *Fenêtres sur un Nouvel Âge (2006-2007)* (Balandier 2008), puis les images de la fonction présidentielle elle-même dans *Recherche du politique perdu* en 2015.

18. Trois ouvrages permettent de saisir ses positions programmatiques : *Sens et Puissance* (1971), recueil de ses textes les plus importants parus dans *Cahiers internationaux de Sociologie* entre 1949 et 1970, *Anthropo-logiques* (1974), qui généralise l'orientation anthropologique esquissée dans *Anthropologie politique* (1967), et, enfin, *Civilisés, dit-on* (2003b), qui regroupe des articles, entretiens et textes inédits sur l'ensemble de ses champs de recherche, y compris les études africaines et du développement.

19. De fait, la situation n'a guère changé en France sur ce point aujourd'hui si l'on examine les découpages disciplinaires, que ce soit pour les recrutements, les affectations de crédit ou même les programmes pédagogiques. Rappelons qu'il y a trois ans le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche avait été jusqu'à tenter de supprimer les masters d'ethnologie de l'organigramme des cursus universitaires à cause de la soi-disant faiblesse de leurs effectifs !

Pourtant c'est la mondialisation et sa déconstruction anthropologique, d'une part, couplée à un fort sentiment de démobilitation politique, morale, citoyenne (voire même disciplinaire), d'autre part, qui le poussent à écrire et à dire le monde tel qu'il est, au-delà de la déploration ou de la dénonciation, du *Désordre : éloge du mouvement* (1988) au *Dédale : pour en finir avec le XX^e siècle* (1994), en *Grand Système* (2001), puis en *Grand Dérangement* (2005). Il finira par évoquer la jeunesse et les printemps arabes (après avoir témoigné pourtant très sévèrement lors des décennies antérieures sur le sens des événements de Mai 1968 qu'il a vécus en direct), mais le cœur n'y est peut-être plus. Enfin, G. Balandier prendra position à cette époque à sa façon sur le paradigme postcolonial, en déclarant que démonter « la situation coloniale », c'était déjà pour lui une manière d'en dévoiler la dynamique postcoloniale immanente (les indépendances politiques des colonies s'imposant au cours de la décennie suivante) et donc d'inclure ses terrains au sein du paradigme incontournable de la postcolonialité (Balandier 2007).

Toutefois G. Balandier semble se refuser à abandonner la partie. L'interrogation portée par le titre de son ouvrage de 2012, *Carnaval des apparences ou les nouveaux commencements ?*, doit être prise au sérieux aussi bien pour l'analyse des temps qui viennent que pour la postérité de sa réflexion personnelle. Puis paraît en 2013 un recueil d'une sélection de ses chroniques bibliographiques parues dans le journal *Le Monde* qui reviennent sur l'inspiration et la dynamique réflexive des fondateurs comme des bâtisseurs des années 1960-1980, auxquels s'ajoutent maintenant des disciples ou des élèves. Son titre, *Du social par temps incertain*, confirme à nouveau les difficultés présentes auxquelles doivent faire face les chercheurs en sciences sociales, sociologues comme anthropologues.

Du social par temps incertain (2013) est composé de deux parties : une longue introduction de neuf sections occupant un tiers du texte est suivie d'un choix de cinquante-deux chroniques (sur une petite centaine, publiées entre 1960 et 2002). On y retrouve bien entendu des ouvrages renvoyant aux domaines préférés de l'anthropologue-sociologue comme le politique, le sacré, le risque et l'imaginaire, mais à peine moins de la moitié des chroniques porte sur l'histoire, le projet et les conceptions des auteurs passés en revue. Ainsi « La trilogie fondatrice » met-elle en exergue des ouvrages de ou sur E. Durkheim, M. Weber et G. Simmel, et les « Héritiers et dissidents » (autre section) signalent surtout P. Bourdieu et N. Elias. Plus classiquement, on retrouve l'équilibre génétique, pourrait-on dire, qui catégorise le chercheur G. Balandier. En effet, à une ou deux pages près (avec un léger avantage à l'anthropologie tout de même), il a choisi de consacrer autant de pages à chacune des disciplines de la sociologie et de l'anthropologie. La discipline de l'ethnologie n'est mentionnée dans aucun des titres ou des sous-titres. Par contre, la section spécifiquement anthropologique est intitulée « Naissance sociologique de l'anthropologie », peut-être parce qu'elle porte sur M. Mauss, neveu de E. Durkheim, dont l'œuvre est, comme celle de G. Balandier, autant sociologique qu'anthropologique, avec par ailleurs une large connotation ethnologique.

Si le lecteur de G. Balandier trouve dans cette espèce d'anthologie un éclairage indirect de certaines de ses idées, cet ouvrage n'est en rien un *vademecum* des traditions souterraines de l'ensemble de son œuvre, car ce recueil n'est homogène qu'au second, voire troisième degré, puisqu'il est tout de même lié à une actualité éditoriale qui lui échappe. Par ailleurs, il n'aborde guère les ouvrages des domaines techno-biologico-numériques qui ne relèvent pas à proprement parler de sa spécialité. Cela ne lui interdit pas toutefois de semer quelques signes mémoriels. Ainsi, en commentaire d'un des ouvrages classé dans la section «Autour du sacré», qui porte sur une approche anthropologique du monde des esprits et des spirites, il écrit :

C'est alors («au tournant des années 1950») que Georges Balandier publie sa contribution théorique relative à la «situation coloniale» et à l'aveuglement des anthropologues qui en ignorent les effets. C'est alors qu'il considère le mouvement de libération en ses deux expressions, dans les milieux intellectuels africains d'une part, dans les milieux populaires, des paysans congolais d'autre part.

Balandier 2013:75

Dans la section sur «Les figures du politique», il interprète à sa façon la naissance de l'anthropologie politique et il rapproche, de manière tout à fait pertinente, les *subaltern studies* des penchants habituels de la sociologie pour les «les gens du-bas». Son souci d'un engagement à la fois ferme, critique mais aussi invisible et tout à fait individualiste en faveur de l'utilité des sciences sociales se perçoit très clairement dans les commentaires des deux dernières sections («Défis et risques», et, très significativement, dans une espèce de conclusion intitulée «Fin de parcours» à la Beckett²⁰). Sa crainte, sinon sa peur, du basculement de la sociologie vers l'utilitarisme de l'expertise est exprimée à nouveau sans ambages, ce qui le conduit à opposer l'expert à «l'initiateur» à cause du «large renouvellement des thèmes dont ce dernier traite». Cette dernière lecture, plus théorique, bien qu'enracinée dans les traditions les plus classiques et tout autant dans les nouveautés les plus actuelles, ne nous laisse finalement pas moins armés qu'on aurait pu le croire et le vouloir face à ces temps incertains décidément bien installés dans la durée.

Il clôt, sans le savoir, son œuvre en mai 2015, sur une touche proustienne bien intime mais malheureusement un peu journalistique intitulée (*À la recherche du (temps) politique perdu*). C'est un court essai, sans notes en bas de page et sans références, même si, à un moment, il lui arrive de citer les noms de quelques-uns des historiens des républiques françaises comme P. Nora, F. Furet ou encore M. Agulhon. Circonscrit par l'histoire des III^e, IV^e et V^e Républiques, il n'hésite pourtant pas à deux ou trois reprises à évoquer ce qu'il dénomme les sociétés

20. En fait, ces pages sont des extraits de sa conférence inaugurale au cinquantenaire de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) (Balandier 2009b).

d'Outre-Occident (l'ancien Tiers-monde), les sociétés de la tradition ou encore anthropologisées. Mais ces ouvertures comparatistes relèvent d'un ordre plus sémantique qu'analytique. Il joue toujours du vocabulaire, quitte à obscurcir plus qu'à éclairer ses démonstrations avec les expressions de l'état *crisique* (*ibid.* : 10), de la *chaologie* (*ibid.* : 97) ou alors encore du *Suprême*, qui incarne l'autorité suprême, justement. Sa déploration de la disparition ou de l'évanouissement du politique, de la délibération et de la démocratie concrète le conduit à ordonner sa réflexion autour de six thèmes : les figures et formes du politique, la superposition du pouvoir du symbolique et du pouvoir gouvernant, la transmission et la mutation du pouvoir, la crise démocratique, et enfin la question ultime de pouvoir pouvoir. Son pivot analytique est le personnage du Président de la République. Ainsi les lecteurs québécois en apprendront certainement plus que les lecteurs français sur le style ou la manière de gouverner et d'incarner le pouvoir du général C. de Gaulle, de G. Pompidou, V. Giscard d'Estaing (encore que celui-ci soit curieusement presque laissé de côté), F. Mitterrand, J. Chirac, N. Sarkozy et F. Hollande. On se plaît à imaginer ce que G. Balandier aurait pu ajouter sur la campagne présidentielle en cours de 2017 avec ses candidats atypiques et ses « affaires ». L'auteur aborde en fait très, très rapidement, tous les thèmes de l'actualité politique française de ce dernier demi-siècle : la décolonisation, la nation, l'Europe, la laïcité, le métier et l'emploi, la religiosité populaire, la jeunesse, les mobilisations populistes (les « Bonnets Rouges » bretons, ou encore « La Manif pour Tous »).

À première vue, nous sommes dans un univers tout à fait franco-français et la machine du *Détour* semble tourner en rond. L'auteur de cette chronique, qui a vécu cette histoire et tous ses commentaires journalistiques comme savants depuis plus d'un demi-siècle, a du mal à prendre l'ouvrage *Recherche du politique perdu* (2015) pour une démonstration anthropologique, même si la quatrième de couverture suggère que ce « bref détour par l'anthropologie politique, par des références de l'ailleurs, donne à ce parcours son orientation et sa force singulière ». G. Balandier avait pu intégrer à la dernière minute les réactions à l'attentat de Charlie Hebdo en janvier 2015 et les manifestations de l'état d'esprit « Je suis Charlie ». Mais le lecteur attentif remarquera que, par exemple, le thème de l'islam (et de l'islamisme) français n'est pas abordé et en cela l'anthropologue est, semble-t-il, resté malheureusement fidèle à son désintérêt ancien pour cette religion pourtant bien africaine. Certes, la démocratie s'efface de plus en plus dans l'Occident du Nord et G. Balandier en appelle à une autoréflexion sur les processus symboliques, économiques, techniques et proprement politiques qui l'ont vidée de sa substance. Mais l'imaginaire de sa science sociale ne réussit pas à poser les quelques jalons nécessaires qui nous aideraient à reprendre pied dans les flux de cette mutation. La crise de la démocratie c'est aussi « [...] l'attente d'une pensée politique qui pourrait dire la démocratie accordée au devenir dans l'ère nouvelle » (*ibid.* : 120). Le silence de l'anthropologue et du sociologue sur ce point n'est pas étonnant puisqu'il n'a jamais discuté des alternatives contemporaines dans ses ouvrages précédents.

Mais on peut aussi penser, ce qui est mon cas, mais qu'il n'a pas osé écrire au crépuscule de sa vie, qu'au-delà du dépérissement de la vie démocratique, c'est la disparition de la pensée politique elle-même, aussi bien théorique que militante, activiste qu'organisationnelle, occidentale qu'outre-occidentale (pour reprendre son vocabulaire) qui plombe l'air du temps. À nous de commencer à transcender, au niveau disciplinaire lui-même, l'oubli et le dédain pour une anthropologie politique globale qui serait pourtant susceptible de fournir les informations empiriques, voire les bribes conceptuelles et comparatives indispensables à un renouveau de l'action et de la libération politique²¹.

En tout cas on peut trouver bien injuste et fautif aux plans pédagogiques et de popularisation des sciences humaines et sociales le fait que le périodique français bien connu, *Sciences humaines*, n'ait décidé ni de mentionner, ni d'inclure G. Balandier dans son grand panorama de la sociologie contemporaine paru au printemps 2013²². Il ne nous paraît pas possible de penser la société moderne mondiale, qui inclut sur la longue durée, qu'on le veuille ou non, aussi bien « la situation coloniale » que les « nouveaux Nouveaux mondes », sans l'imaginaire sociologique de G. Balandier. C'est un imaginaire hétérodoxe, plus épistémologique que méthodologique sans aucun doute, mais imaginaire du grand écart temporel et spatial qui a marqué le dernier millénaire de l'histoire humaine. L'esprit de la sociologie (re)naissante de la seconde moitié du XX^e siècle, entre philosophie sociale, explorations empiriques et ambiguïtés disciplinaires, entre mobilisations libératrices et bureaucratisations expertes, n'est probablement plus possible. Mais l'exemple de ses parcours et de ses engagements, le rappel constant de sa pensée indisciplinée (dans tous les sens du terme) est indispensable à toute science sociale qui se voudrait en prise active *actuelle* sur les sociétés politiques mondiales en mouvement.

Références

- CIAVOLELLA R. et E. WITTERSHEIM, 2016, *Introduction à l'anthropologie du politique*. Paris, De Boeck Supérieur.
- COPANS J., 2001, « La "situation" coloniale de Georges Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique historique ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, 110 : 31-52.
- , 2014, *Georges Balandier. Un anthropologue en première ligne*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2016a, « Leiris et Balandier face à la situation coloniale des années 1950. Entre dévoilements socio-politiques et redéfinitions disciplinaires », *Raison présente*, 199 : 61-73.

21. Il vient de paraître en langue française un manuel qui se réclame de l'héritage de G. Balandier et qui se propose de penser « l'anthropologie politique au-delà du politique » : voir R. Ciavolella et E. Wittersheim, *Introduction à l'anthropologie du politique* (2016).

22. Voir *Les grands Dossiers des Sciences humaines* (2013).

- , 2016b, « Georges Balandier, sociologue, spécialiste de l'Afrique », *Le Monde*, « Disparitions », 7 octobre 2016 : 14.
- , 2017 (à paraître), « M. Leiris, G. Balandier face à la situation coloniale des sociétés africaines des années 1950 », *Revue des Sciences sociales*, 57.
- DE L'ESTOILE B., 2012, « Enquêter en "situation coloniale". Politique de la population, gouvernementalité modernisatrice et enquêtes sociologiques en Afrique équatoriale française » : 9-55, in *Mondes en interaction. Pratiques politiques, relations personnelles, descriptions savantes*. Dossier pour l'HDR, Vol II : *Recueil de travaux inédits*, Université Paris 1.
- DOZON J.-P., 2016, « Un regard aigu et novateur sur les sociétés africaines », *Le Monde*, vendredi 7 octobre : 14.
- FANON F., 1952, *Peau noire, masques blancs*. Paris, Éditions du Seuil.
- Les grands Dossiers des Sciences humaines*, 30, mars-mai 2013, « Les penseurs de la société. De Tocqueville à Saskia Sassen ».
- LÉVI-STRAUSS C., 1955, *Tristes Tropiques*. Paris, Éditions Plon.
- MENDRAS H., 1995, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*. Arles, Actes Sud.
- SAUVY A., 1952, « Trois mondes, une planète », *L'Observateur*, 14 août : 5. Repris dans S. Cordellier (dir.), *La fin du Tiers-monde ?* Paris, Éditions La Découverte, 1996 : 145-147.

Bibliographie de Georges Balandier

- BALANDIER G., 1947, *Tous comptes faits*. Paris, Éditions du Pavois.
- , 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11 : 44-79.
- , 1953, « Messianismes et nationalismes en Afrique noire », *Cahiers internationaux de sociologie*, 14 : 41-65.
- , 1955a, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : changements sociaux au Gabon et au Congo*. Paris, Presses universitaires de France. Éditions ultérieures revues, corrigées et augmentées (1963, 1971, 2002) sous le titre de : *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamiques sociales en Afrique centrale*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 1955b, *Sociologie des Brazzavilles noires*. Paris, Éditions A. Colin. Seconde édition augmentée, 1985, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- , 1955c, *L'anthropologie appliquée aux problèmes des pays sous-développés*. Paris, Cours de droit, 3 fascicules.
- , 1955d, « Littérature de l'Afrique et des Amériques noires » : 1536-1567, in R. Queneau (dir.), *Histoire des Littératures*, Tome 1. Paris, Éditions Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade.
- , 1956a, « L'expérience de l'ethnologue et le problème de l'explication », *Cahiers internationaux de sociologie*, 21 : 114-127 ; repris dans *Cahiers d'Études africaines*, 198-199-200 : 383-395.

- , 1957, *Afrique ambiguë*. Paris, Éditions Plon. Rééditions augmentées en format de poche, Paris, Presses Pocket, 1962, 2008.
- , 1961, «L'Afrique noire et Madagascar»: 1743-1820, in P. Devambe (dir.), *Histoire de l'Art*, Tome 1. Paris, Éditions Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade.
- , 1965, *La vie quotidienne au Royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette.
- , 1967, *Anthropologie politique*. Paris, Presses universitaires de France, 2^e édition augmentée d'une préface, 1969, Paris, Presses universitaires de France.
- , 1971, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 1972, *Georges Gurvitch. Sa vie, son œuvre*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 1974, *Anthropo-logiques*. Paris, Presses universitaires de France. Seconde édition augmentée d'un avant-propos inédit, 1985, Paris, Le livre de poche.
- , 1977, *Histoire d'Autres*. Paris, Éditions Stock.
- , 1980, *Le pouvoir sur scènes*. Paris, Éditions Balland. 2^e édition augmentée d'un chapitre, 1992; 3^e édition augmentée d'un nouveau chapitre, 2006, Paris, Éditions Fayard.
- , 1985, *Le Détour: pouvoir et modernité*. Paris, Éditions Fayard.
- , 1988, *Le Désordre: éloge du mouvement*. Paris, Éditions Fayard.
- , 1994, *Le Dédale: pour en finir avec le XX^e siècle*. Paris, Éditions Fayard.
- , 1997, *Conjugaisons*. Paris, Éditions Fayard.
- , 2001, *Le Grand Système*. Paris, Éditions Fayard.
- , 2003a, «La situation coloniale. Ancienne notion, nouvelle réalité»: 151-159, in *Civilisés, dit-on*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2003b, *Civilisés, dit-on*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2005, *Le Grand Dérangement*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2007, «Préface»: 17-24, in M.-C. Smouts (dir.), *La situation postcoloniale. Les Postcolonial Studies dans le débat français*. Paris, Presses de Sciences Po.
- , 2008, *Fenêtres sur un nouvel âge (2006-2007)*. Paris, Éditions Fayard.
- , 2009a, *Le Dépaysement contemporain. L'immédiat et l'essentiel. Entretien avec Joël Birman et Claudine Haroche*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2009b, «Le cinquantenaire de l'AISLF, d'une époque l'autre. Conférence inaugurale», cinquantenaire de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF), *Lettre de l'Aislf*, 8, janvier-juin 2009: 10-14.
- , 2010a, «Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques» (Entretien avec G. Steinmetz), *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 185: 44-61.
- , 2010b, «L'expérience de l'ethnologue et le problème de l'explication», *Cahiers d'Études africaines*, 198-199-200: 383-395, disponible sur Internet (<http://etudesaficaines.revues.org/16153>) le 20 février 2017.

- , 2012, *Carnaval des apparences ou les nouveaux commencements ?* Paris, Éditions Fayard.
- , 2013, *Du social par temps incertain*. Paris, Presses universitaires de France.
- , 2015, *Recherche du politique perdu*. Paris, Éditions Fayard.
- BALANDIER G. (dir.), 1956b, *Le « Tiers-monde ». Sous-développement et développement*. Paris, Presses universitaires de France, INED; réédition augmentée d'une mise à jour d'A. Sauvy, 1961, Paris, Presses universitaires de France.
- BALANDIER G., J.-P. DOZON, B. GOUSSAULT, E. TERRAY, E. M'BOKOLO et M. AUGÉ, 1996, « Une anthropologie des moments critiques : entretien avec Georges Balandier », AREHESS, « Savoir et mémoire », 28 novembre 1995, disponible sur Internet (https://www.canal-u.tv/video/ehess/une_anthropologie_des_moments_critiques_entretien_avec_georges_balandier.14097) le 20 février 2017.
- BALANDIER G. et J.-J. MAQUET (dir.), P. ALEXANDRE *et al.* (collab.), 1968, *Dictionnaire des civilisations africaines*. Paris, Fernand Hazan.
- BALANDIER G. et P. MERCIER, 1947, « Notes sur les théories musicales maures à propos de chants enregistrés ». Lisboa, Ministério das colonias, junta de investigações coloniais.
- MERCIER P. et G. BALANDIER, 1952, *Particularisme et évolution. Les pêcheurs Lébou (Sénégal)*. Saint-Louis du Sénégal, IFAN, Études sénégalaises, 3.

Jean Copans
CÉPED Centre population et développement
Université Paris Descartes
45 rue des Saints-Pères
75006 Paris
France
copans.jean@orange.fr